



N° 05 - VOL. # 5
11/2032

GROUNDO

Z E R O



PROTÉGER, SERVIR ET INFORMER

COPS PARANO



D'ordinaire, c'est la rédaction qui démarché les futurs interviewés. Dans le cas présent, c'est nous qui avons été sollicités. Le jeune cops qui est venu nous voir – et qui préfère conserver l'anonymat – avait l'air si troublé que nous lui avons conseillé les bons services du Dr Swain. Je vous passe les détails, que vous découvrirez au fil de l'interview, mais sa réponse nous a convaincu de procéder à celle-ci. Plus que jamais, nous rappelons à nos lecteurs que les propos rapportés n'engagent que leur auteur...

Ground Zero (GZ) : Vu le caractère inhabituel de cette interview, je passe les formalités d'usage. Globalement, quel est votre problème ?
COPS X (CX) : Je me suis engagé dans le COPS pour être un flic. Pour « protéger et servir ». Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir trahi ma vocation et mon badge.

GZ : Je suis bien placé pour connaître la conduite parfois mystique des cops. Vous avez l'impression d'avoir trahi votre masque ?

CX : Non, pas mon masque. Au contraire. Enfin... Selon moi, ce masque représente ce qui fait de moi un cops, avec toute la spécificité de cette fonction. Or, c'est plutôt le flic que j'ai l'impression d'avoir trahi.

GZ : Selon vous, les cops ne sont pas des flics ?
CX : Vous voulez rire ? Je suis le seul type de mon unité à avoir le cursus classique d'un policier : université de droit puis académie de Barstow. La plupart de mes collègues sont d'anciens commandos de la CASDF, des repris de justice ou des flics

tellement sur la corde raide qu'aucun autre service que le COPS n'accepte de les faire bosser.

GZ : Hé, doucement. Je veux bien interviewer, mais il ne faut pas salir l'honneur d'une unité comme le COPS !

CX : J'ai jamais dit qu'ils n'avaient pas d'honneur. Je dis juste que ce ne sont pas des policiers normaux.

GZ : C'est-à-dire ? Vous supportez mal le masque ? Vous avez du mal à vous intégrer ?

CX : Encore une fois, ça n'a rien à voir avec cette histoire de masque. Et je m'entends très bien avec mes collègues. C'est presque ça qui m'a mis la puce à l'oreille. Cette sorte de fraternité qui nous unit alors que nous n'avons rien de commun. Enfin, si, nous avons le casque en commun... Mais c'est pas ça le pire. Le pire, c'est les missions. Quelque chose ne tourne pas rond.

GZ : Quelles missions ? Vous parlez comme un agent de la CISA...

CX : C'est bien ça le problème. Je dis pas qu'un flic doit passer sa vie à serrer des putes et des pickpockets, mais quand je me suis engagé, je pensais pourchasser des criminels, les mettre en prison et assister à des procès. Et c'est ce que j'ai fait, pendant mes premiers mois au COPS. Ensuite, c'est devenu

différent. Un jour, je me suis réveillé, et j'avais l'impression d'être un agent de la CISA, pas du LAPD

GZ : C'est-à-dire ?

CX : Je ne peux pas vous raconter en détail ces missions. Entre autres parce que, précisément, celles-ci concernent la sécurité fédérale. Pour résumer, disons que les compétences de mon unité ont été mises à profit hors des procédures judiciaires et du règlement du LAPD. Et puis, je

veux bien croire que LA est presque la capitale de la Californie, mais je comprends mal pourquoi on confie à un organe de police locale des affaires dont les conséquences sont d'ordre national ou fédéral.

GZ : Ce n'est pas la première fois que le COPS joue un tel rôle. Il y a eu la crise de Watts. Surtout, ce service a toujours été conçu pour être un organe fédéral...
CX : Justement ! Dans un autre service, j'aurais pu me dire que mon expérience était due à un dysfonctionnement du système, à une lubie de mon lieutenant ou à je ne sais quelle tractation politique. Mais là, je me dis que c'est le fonctionnement normal du service, finalement.

GZ : C'est quoi, votre théorie ? Le COPS est une couverture de la CISA ?

CX : Pourquoi pas ? Vous en connaissez beaucoup, vous, des flics à qui un responsable politique a demandé de tuer un « ennemi de l'État ». Bon Dieu, j'aurais dû le coffrer rien que pour l'avoir pensé !

GZ : Admettons. Comment ont réagi vos partenaires ?
CX : Oh, vous savez, mes partenaires, ils n'ont pas la même culture de la loi que moi. Avant d'entrer au COPS, ils l'avaient plus brisée que respectée.

GZ : Le COPS est vérolé et vous êtes le seul à vous en rendre compte ?

CX : Non, je ne suis pas le seul. J'ai discuté avec des collègues d'autres unités qui ont aussi vu des trucs bizarres. J'ai posé des questions à mes profs de Barstow, et je suis convaincu que ça les a mis mal à l'aise.

GZ : Écoutez, je connais pas mal de gars au COPS. Aucun ne m'a parlé de ce genre de « missions ». Vous êtes sûr que vous ne dramatisez pas un peu ?

CX : Quoi ? Voulez quoi ? Des preuves ? J'en ai pas. Personne ne veut m'aider. J'ai l'impression d'être dans la mafia et de vouloir briser la loi du silence. Quand tout ça aura été étouffé par la CISA, il sera trop tard pour venir vous plaindre !

Après cette dernière réponse, mon interlocuteur a quitté la rédaction. Je n'ai plus de nouvelles depuis, si ce n'est l'autorisation – la requête, presque – de publier l'interview. D'ordinaire, j'aurais relégué cela au rang de la légende urbaine. Mais lorsqu'il s'agit d'un service dont le fondateur est régulièrement introuvable et dont tous les membres portent des masques à totem tout en vénérant leur arme de service, je ne pouvais pas faire autrement que de publier. Sinon, j'aurais eu l'impression, moi aussi, de trahir quelque chose.

À bon entendre.

Édito

Le jeu des masques

Ce mois-ci un Ground Zero résolument consacré aux cops, à leurs missions, à leurs états d'âme, à leur manière de travailler, à leurs lubies, et à la manière dont ils sont perçus.

Une fois encore vous aurez pu apprécier la nature parfaitement irrégulière et définitivement chaotique de notre parution irrégulo-mestrielle. Nous ne pouvons que vous présenter nos plus plates excuses et nous défendre pitoyablement en invoquant le manque de moyens, le retour des beaux jours, le trop plein de travail, les mois de trente jours, la pollution dans le tiers-monde, la nouvelle version de la nouvelle constitution européenne, l'augmentation du prix des doughnuts...

• Sean Carmichael

- COPS parano page 1
- La parole au lieutenant page 2
- COPS : des flics comme les autres page 2
- Journal de terrain page 3
- De l'art de bien cuisiner un gros poisson page 3
- Le vrai visage des COPS page 4



La parole au Lieutenant

Messieurs... La plupart me connaissent, et vous vous étonnez peut-être que je prenne la parole dans les pages de cette revue dont je ne partage que très peu le ton désinvolte. C'est précisément parce que Ground Zero, tout comme ses lecteurs, représente la frange la plus rebelle du LAPD – et donc du COPS – que je m'adresse à vous par ce média. En effet, nous avons un problème. Celui-ci touche plus spécifiquement le COPS, mais nos collègues des autres services feraient bien d'y prêter également attention.

Ce problème, je n'ai pas peur de le dire, c'est vous, messieurs. Depuis le début de cette nouvelle décennie, j'ai vu les rangs du COPS se remplir de jeunes gens aux origines diverses et parfois peu orthodoxes au regard de notre vocation. À ma grande surprise, ces femmes et ces hommes au passé trouble ont fait preuve du même courage et de la même valeur que des officiers au parcours plus académique. Cela ne fait que renforcer ma conviction que l'entraînement et les méthodes du COPS sont efficaces. Cependant, cela ne suffit pas pour apaiser mes doutes concernant les méthodes employées par certains d'entre vous, ainsi que la façon dont une partie des cops aborde le maintien de l'ordre et le respect de la justice. Car, au cas où certains d'entre vous l'auraient oublié, c'est bien de cela dont il s'agit.

Nous ne sommes pas des chasseurs de primes traquant les criminels comme d'autres chassent l'ours. Nous ne sommes pas non plus des gardes corporatistes dont les « prises » sont récompensées par des promotions et des primes. Nous sommes des officiers de police. Notre seul but est de protéger et de servir : si vous avez du mal à vous en souvenir, regardez les portières de vos véhicules

de patrouille. N'attendez pas de ce travail d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli. D'ailleurs, je n'aime pas considérer ce que nous faisons comme un travail, mais comme une vocation. Si vous n'avez pas la vocation, je vous conseille de démissionner au plus vite. Et même si vous l'avez, ne croyez pas que je ne vous ai pas à l'œil. Je vous l'ai déjà dit : nous ne chassons pas, nous faisons respecter la loi. Et celle-ci s'applique aussi – surtout – à nous. Je veux bien sûr parler de la procédure judiciaire. J'ai été flic de terrain comme vous. Je sais à quel point il peut paraître injuste qu'un criminel puisse nous narguer parce que nous n'avons pas le bon mandat ou la bonne preuve, alors que nos tripes nous hurlent que ce type est un salaud. Pourtant, ces situations absurdes sont le prix à payer pour vivre dans un véritable État de droit. Si la loi nous octroyait le droit de mettre sous les verrous tous ceux dont nos tripes nous disent qu'ils sont des criminels, la population vivrait dans l'angoisse. Si vous ne me croyez pas, il vous suffit de regarder ce qui se passe de l'autre côté de la frontière. Nos cousins américains ont fait le choix de confier à leur police ces pouvoirs que nos tripes réclament. C'est un désastre.

Nous devons donc tenir bon, et accomplir notre devoir au sein de ces lois qui garantissent à nos concitoyens de vivre dans une démocratie. Je sais que c'est dur. Dites-vous qu'en tant que lieutenant de section, je suis confronté à dix fois plus de ces situations que vous, tous les jours. À chaque fois, ma détermination et ma vocation sont mises à rude épreuve, mais je sais que la Californie a fait le bon choix. Accepter ces contraintes fait partie de notre devoir et constitue une véritable action servant la sauvegarde de nos concitoyens.

Parlons-en, de la Californie. Vous avez tous remarqué que malgré notre rattachement au LAPD, le COPS se retrouve bien souvent au cœur des affaires nationales. C'est un fait auquel nous ne pouvons échapper : le COPS aurait dû être un organe fédéral, et cette destinée manquée revient régulièrement nous hanter. En outre, et en dehors de tout débat politique, c'est un fait que Los Angeles cristallise en son sein bien des enjeux de notre nation, tant économiques que sociaux. Bien souvent, nous sommes aux premières loges de phénomènes qui sont appelés à se diffuser dans toute la République. J'ai cru comprendre que certains d'entre vous avaient du mal à supporter cette implication politique du COPS, que si vous aviez signé pour entrer dans un corps d'élite, vous n'avez pas signé pour gérer à vous tous seuls les déboires de notre jeune République. J'ai été le témoin, et parfois l'acteur, de « missions » qui poussaient les affectations du COPS jusque dans leurs limites les plus extrêmes, et je sais la pression que cela a fait peser sur vos épaules. Plutôt que de considérer cela comme un fardeau ou une malédiction, apprenez à en tirer fierté.

Notre pays n'a même pas dix ans. Nos institutions politiques, bien qu'elles aient choisi un auguste modèle, sont encore jeunes et instables. Nos dirigeants doivent faire face à des problèmes qu'aucun État moderne n'a jamais rencontré. Nous vivons une situation unique au monde. Simplement en tant que Californiens, notre vie ne peut être aussi calme que celle d'un Canadien ou d'un Européen. À cela s'ajoute le fait que nous sommes des policiers, garants d'un ordre public en danger. À cela s'ajoute le fait que nous sommes des cops, ces flics d'élite que les médias ont voulu transformer en légende. Même si notre – bref – âge

d'or est révolu, la Californie nous attend toujours au tournant. Porter le masque du COPS, c'est accepter d'être plus qu'un flic. Nous devons aussi être des modèles. C'est sur nous que sont braqués les yeux des Californiens, mais également les yeux de tous ceux qui observent la Californie. Il est hors de question que nous ne soyons pas à la hauteur. Il est temps d'assumer ce statut d'élite qui a poussé certains d'entre vous à nous rejoindre.

• Lieutenant Hawkins, cops 002



Tristesse

COPS : des flics comme les autres

Le LAPD est une grande famille, et comme dans chaque famille, tous les membres ne s'entendent pas de la même manière. Cependant, force est de constater que le petit dernier, le jeune COPS, est loin de plaire à ses frères, sœurs et aînés. Enfant chéri et gâté par ses parents, le COPS a immédiatement été jaloux, comme tout petit dernier qui se respecte. Pourtant, ses intérêts sont les mêmes que ceux du reste de la famille – protéger et servir. Malheureusement pour lui, les attentions dont il a bénéficié à sa naissance et les joujoux qu'on lui a offerts ne lui ont pas été pardonnés et c'est bien malgré lui qu'en grandissant, le COPS reste le vilain petit canard.

C'est bien malheureux, car le petit COPS n'a jamais eu l'intention d'évincer ses grands frères, et il rêve d'aller jouer avec eux. Certains l'ont bien compris et partagent volontiers leurs activités avec lui, mais cela reste rare. Je voudrais donc revenir aujourd'hui sur cette unité qui vous côtoie chaque jour pour vous montrer qu'elle n'est pas si différente que ça...

Les attributions

Je ne reviendrai pas sur le détail des attributions des cops : elles sont simples et bien connues puisque c'est l'une des raisons qui explique la jalousie des différentes unités du LAPD. Je veux simplement préciser ici que les cops ne sont pas des superflics comme j'ai pu l'entendre ici ou là, et que leur but n'est pas de venir vous piquer vos enquêtes. Je ne dis pas non plus que ça n'arrive pas, et d'ailleurs, la compétition entre services a toujours existé : combien de fois les stups ont-ils piétiné les plates-bandes de la crim' ou de l'antigang ? Mais c'est avant tout une question de personnes. Le problème est que les criminels ne calculent pas leurs activités sur les compétences des flics – ce qui est bien dommage ! – et rares sont les organisations criminelles à ne pas faire l'objet d'enquêtes de plusieurs services de police différents.

Au milieu de tout ça débarque le COPS, sans spécialité particulière, et avec le pouvoir de se mêler de tout. Il s'agit là d'un outil particulièrement intéressant dont s'est doté le LAPD à la naissance de notre République, car tel le médecin de famille, le COPS aurait pu être le lien entre les différents spécialistes que sont toutes les unités de police. En l'état actuel, le COPS est incapable de jouer correctement son rôle, mais il suffirait que vous lui ouvriez votre porte pour que cesse cette ambiance de concurrence et pour que l'on redouble d'efficacité face à la criminalité.

L'organisation

Pour que le généraliste fasse bien son boulot, il se doit d'être disponible à tout instant. Comme d'autres unités du LAPD, le COPS est donc ouvert « 24/7 » et ses deux cents détectives et dix lieutenants se relaient en

effectuant les « trois huit ». Chaque cops est de permanence tout au long de la semaine pour une période de huit heures durant trois semaines avant de bénéficier d'une semaine de repos. Le capitaine du COPS est la seule exception, puisqu'il travaille officiellement aux heures de bureau, pour assurer les tâches administratives du service. Cependant, il m'est arrivé de me demander quand Andy Noone ou Jason Skripnick dorment, car quel que soit l'horaire de ma permanence, je les ai toujours croisés à un moment ou un autre...

Il y a quelques mois, le système de rotation a été amélioré au niveau interne. Si d'un point de vue extérieur rien n'a changé, puisque quarante à soixante détectives du COPS sont disponibles à tout moment, les rotations ont été rationalisées. Désormais, dans chaque section, un groupe de vingt détectives commandés par un lieutenant est affecté à chaque tranche horaire.

Exemple :

Semaine	Horaire	Section A Gpe Alpha	Gpe Beta	Gpe Gamma	Gpe Delta	Section B Gpe Epsilon	Gpe Theta	Gpe Mu	Gpe Pi	Gpe Sigma	Section C Gpe Tau
1	7h-15h	(en service)				(en repos)			(en repos)	(en service)	
	15h-23h		(en service)		(en repos)		(en service)		(en repos)		(en service)
2	7h-15h			(en service)	(en repos)			(en service)	(en repos)		
	15h-23h	(en service)		(en repos)		(en service)		(en repos)		(en service)	
3	7h-15h		(en service)	(en repos)			(en service)	(en repos)			(en service)
	15h-23h		(en repos)	(en service)	(en repos)		(en service)	(en repos)			(en repos)
4	7h-15h	(en service)	(en repos)			(en service)	(en repos)			(en service)	(en repos)
	15h-23h	(en repos)	(en service)	(en service)		(en repos)	(en service)	(en service)		(en repos)	(en service)
	23h-7h				(en service)	(en repos)		(en service)	(en repos)		

À la fin de chaque service, le lieutenant en charge d'un groupe effectue un rapide briefing avec le lieutenant du groupe qui prend le relais au sein d'une même section. Dans les sections A et C, les lieutenants des groupes Gamma (Muñoz) et Theta (Ackeman) ne peuvent passer le relais au sein de leur section et se tournent respectivement vers leurs collègues des groupes Delta (Killroy) et Mu (Fuente) qui à leur tour rencontreront les chefs des groupes Alpha (Hawkins) et Pi (Scanzi). Bien entendu, de manière générale, les dossiers ne sont suivis que par le Premier Détective et son (ou ses) partenaire(s), mais chaque lieutenant se doit de pouvoir réagir sur tout dossier. Pour une affaire importante ou dans le cas où un

élément nouveau nécessiterait une action immédiate, le lieutenant de garde pourrait alors confier le dossier à l'un de ses hommes ; dans la pratique, il contacte au préalable le Premier Détective qui, bien souvent, préfère venir faire des heures sup'. Bien souvent, le détective en question est d'ailleurs déjà au commissariat...

En théorie donc, le COPS dispose à tout moment de deux ou trois groupes de détectives, soit quarante à soixante hommes. Ces effectifs peuvent cependant être altérés par des missions spécifiques qui sont confiées aux cops. Je pense tout d'abord à notre spécialiste de l'armement, Muhammad Rewhan, qui passe son temps à veiller sur notre matériel et à faire en sorte qu'il soit toujours au meilleur de sa forme, et qui effectue donc des heures de bureau sans se soucier du planning de ses collègues du groupe Epsilon. Je pense également aux agents sous couverture, qui par définition, n'effectueront pas leurs permanences. Il arrive également que des cops soient détachés plus ou moins longuement dans un commissariat

pende dangereuse du burnout, sans parler des blessures physiques qui peuvent découler, directement ou non, du manque de repos. Heureusement, les cops sont bien entourés : Anna Swain, notre psy, est disponible à toute heure du jour et de manière assez incroyable, écoute patiemment, sans jamais se démonter, chacun de mes collègues dans leurs délires les plus absolus aussi bien que dans leurs coups de gueule les plus forts. Le docteur Michael Jamison désespère de pouvoir un jour exercer son métier normalement, mais il continue néanmoins de veiller aux rappels de vaccins et d'administrer aspirine, vitamine C et autres cocktails énergisants (il vient d'ailleurs d'obtenir l'autorisation de prescrire de l'Awake dans certains cas).

Enfin, que serait ce service sans l'épaule maternelle du Sergent Cunningham, sans l'omniprésente Ruby Ashley (ah, Ruby...) - qui jongle avec les emplois du temps des cops, les notes de service et les messages à transmettre, et qui finit toujours par savoir où vous vous êtes planqué lorsque le capitaine vous cherche - et sans la patience de la cadette du service, la jolie Sarah Neiertz, qui affronte les regards délutés de mes collègues masculins lorsqu'ils viennent prendre rendez-vous avec le Dr. Jamison (qui serait d'ailleurs surpris de savoir que sa secrétaire voit beaucoup plus les cops que lui-même...).

de quartier et travaillent donc selon un autre rythme et sous la responsabilité du capitaine en charge du commissariat : notre regretté Domingo Cortez travaillait ainsi presque exclusivement à Pico House sous les ordres de Daddy Logan. Plus couramment, les cops prennent leur service au commissariat central, et, selon les affaires, naviguent dans toute la ville, certains spécialistes de l'incrust', comme les détectives Rodrigues, Mc Manhaman et Winch parvenant à squatter des bureaux de manière épisodique dans de nombreux postes de police de LA !

Ces rythmes de folie, on l'a vu encore récemment dans un numéro de Ground Zero, entraînent les cops sur la

Bien entendu, j'oubliais le cerbère de la porte, le très efficace Sergent Mc Clure, sans qui le COPS hériterait peut-être de la moindre affaire de chien à sa mère disparu la veille au soir...

Enfin, vous voyez bien, nous ne sommes pas si différents que ça les uns des autres. Alors je compte sur vous pour aller prendre un verre un de ces quatre chez Mamie Moon ou au Cabanon, et dans l'éventualité où ma prose vous aurait convaincu, n'hésitez plus : Join the COPS !

• Det. Fred Chalmers

Journal de terrain

Extrait du journal de terrain du Détective Marvin « Ass » Corepsky. Journal rédigé sous la supervision du Docteur Anne Sorenn, par injonction du Département des Affaires Spéciales du LAPD.

La parution de ces extraits n'engage que la responsabilité de son rédacteur, et ne saurait aucunement refléter le point de vue général de la rédaction.

Nous tenons toutefois à préciser que nous n'émettons aucune réserve concernant les faits et opinions développés dans ce témoignage et sommes disposés à témoigner en faveur de son auteur en cas de poursuites pour faute ou en diffamation.

Putain de psy. La vache. J'ai pas que ça à foutre, moi. Ok, madame la doctoresse, je vais t'en filer, moi, du croustillant. De l'anguleux et du qui poisse. Doctoresse... ça c'est bien un titre à la con. M'aurait bien donné envie de la fourrer, si elle avait pas eu cet air de dire que ma bite avait comme un goût. Alors je lui ai rien dit, je l'ai laissée me sortir ses salades. Son baratin de psy. J'ai pas pigé la moitié de ce qu'elle me racontait. Trop occupé à mater ses nichons. Pas qu'ils soient particulièrement remarquables, non. Histoire de passer le temps, quoi. Si c'était pas pour Hawkins, elle pourrait se le carrer au chaud, son foutu journal de terrain. J'suis flic, bordel, pas une putain de midinette avec trois poils à l'abricot. Mais je le respecte, ce type, Hawkins. Il a le sang épais, l'œil qui regarde bien. Alors je me fie à son jugement. Et j'me colle devant l'écran.

J'ai que dalle à raconter. C'est comme ça qu'ils bossent, les écrivains ? Ah les steaks ! Voyons voir...
Astreinte de journal de terrain. Pour canaliser et exprimer mes frustrations et mes pulsions destructrices. Hawkins m'a convoqué et il m'a dit comme ça : c'est ça ou la mise à pied assortie d'une enquête interne. On sait tous les deux que ses menaces me font doucement marrer. C'est pas après deux ans au COPS et trois à la

B52 que je vais commencer à me chier dessus à la moindre menace administrative. Mais bon. Je fais le gars conciliant, on se serre la pogne, je promets d'être sage, et c'est marre. Un type bien, Hawkins. Intègre, sobre. Pas comme les autres trous du cul de l'unité. Des bons flics, c'est sûr. La plupart, en tout cas. Est-ce que c'est une raison pour aller exhiber ses états d'âme, ses petites « traumatismes », ses petites « blessures », en se baladant avec des tatouages tribaux et des fringues de flic ? Non. Non, putain non. C'est un commissariat, pas la love-parade ! Bande d'empaffés. Pas un qui fasse un binôme correct. Toujours à se branler la nouille sur leur petite vie minable de flic « d'élite ». À part les plus jeunes recrues – et c'est qu'une question de temps, j'suis prêt à le parier – ils ont tous la marque de mes phalanges tatouée quelque part. Faut toujours qu'ils viennent me chier dans les bottes à un moment ou un autre. On dirait que c'est plus fort qu'eux. Il faut qu'ils viennent chatouiller Ass. « Alors détective, y paraît que ça vous aère bien le cerveau, le trou d'balle qu'vous avez sur le front ». C'était y'a deux jours. Le petit connard ne sort ça en regardant ses potes, tout content d'oser « se faire » le vieux. Il est encore aux soins intensifs.

Ass... quelle manie de merde, de filer des sumoms aux gens. « J'm'appelle Marvin, tas de loqueteux ! Pas Ass, pas Marv', Marvin ! Et j'suis pas votre copain, ni votre tonton, ni votre mentor ! C'est pour défendre des merdeux comme vous que je suis allé bouffer du shrapnel dans la jungle », que je leur gueule, façon rhino braillard, le postillon en rafale. Le jeunot est par terre, la gueule démolie. Il me regarde sans comprendre. Il pige rien, le pauvre con. Il comprend pas que je viens peut-être de sauver son petit cul, que peut-être – que sûrement – il se souviendra de cette grosse mandale la prochaine fois qu'il insultera un type. Il se souviendra que le danger n'a pas d'horaires, que la mort, on vit avec quand on pieute et quand on patrouille. Qu'on est des morceaux de barbaque en conditionnelle et que ça peut venir comme ça, n'importe où, n'importe quand.

Et peut-être que ça lui sauvera la vie. Peut-être.

Ces branleurs me traitent de nazi, de malade, y'en a même qui portent plainte. Pignent rien à rien. Volaille aux mains moites. Y'a O'Doole qui se marre dans son coin. Je crois bien que lui, il saisit, et il doit bien être le seul. Alors voilà. J'me traîne ce journal comme un boulet.

Depuis que la petite Lane a carré son cul de peau-rouge dans le fauteuil du Maire, on peut plus pisser sans montrer sa plaque. Si elle veut de la transparence, je vais la servir. La doctoresse n'a aucun droit de divulguer le contenu de mon journal, secret médical. Mais qu'est-ce qui m'empêche de balancer ça dans leur torche-cul de Ground Zero ? Rien. Que dalle. Je pourrais raconter comment j'ai tabassé des dealers

pour leur faire cracher des infos, comment j'ai mis de la dope de côté pour financer mes petites opérations punitives. Mais ça servirait à rien, pas vrai ? Et pourquoi ? Parce que tout le monde s'en fout et que tout le monde fait pareil, parce que c'est devenu la règle. Et parce que sans ça, on tiendrait pas une semaine, là-dehors. Non, ce serait plus intéressant de raconter comment les pièces à conviction entrent et sortent de la salle des scellés, dès qu'on bosse sur des histoires de petites filles, de présidents de conseils d'administration, de déviances sexuelles et de perceuses à percussion. Mais ça non plus, ça passionne pas le péquin. On le sait,

on s'indigne un quart d'heure et on reprend du rab de frites. Même dans cette merde de journal de terrain, ça vaut pas deux lignes. Ça sert à rien. Tout ce qu'on peut faire, c'est s'endurcir. Se travailler le mental à la fonte, se plonger les mains jusqu'au coude dans le sordide, se fourrer le nez dans la merde jusqu'à presque en aimer le goût.

Et puis y'a les abrutis dans mon genre. Trop méchants, trop mauvais et trop durs pour se laisser buter. Trop cons pour quitter la police et trop teigneux pour en finir tout seul entre un verre de sale whisky et un rail de blanche. Ceux-là, c'est le cauchemar des quéquettes du SAD. Les macaronis savent bien que des fumiers comme moi, on peut pas les virer. Trop dangereux. Ils savent bien que je serais foutu de les suivre, de repérer où ils vivent et de leur tomber sur le râble. Je suis une belle ordure. C'est certain. Mais ils ont besoin de moi. Et maintenant que je te l'ai copieusement tartiné au sanglotant, ton journal, docteur, tu peux bien te le fourrer dans le cul.

• Marvin Corepsky



De l'art de bien cuisiner un gros poisson

Pour ce faire, il vous faut : votre livre de cuisine le plus gros et le plus lourd, un grand verre d'eau, et beaucoup de café (prévoyez-en au moins un litre), des vêtements que vous ne craignez pas de salir, un gros poisson – évidemment – et une pièce pas trop grande, que vous pourrez nettoyer à grande eau.

Vous n'aurez en revanche plus besoin de votre balance : elle vous a normalement servi avant, pour pincer votre gros poisson.

Allez cueillir votre requin à la première heure, le matin, avec une simple amende : ils adorent ça.

Si c'est un chaud lapin et qu'il est avec sa morue, il a sûrement la pêche.

Vous pouvez alors copieusement le larder : ça le rendra plus tendre et ça lui fera avaler sa banane.

Saucissonnez-le et ramenez-le à la maison dans un panier à salade.

Après l'avoir copieusement assaisonné, laissez-le mariner dans son jus deux bonnes heures.

Vous pouvez alors y mettre quelques marrons, selon votre goût, mais prenez garde à ne pas vous mettre dans le pétrin.

Si vous avez un cœur d'artichaut, vous pouvez le faire fondre, ça met un peu de piment, mais attendez-vous à ce que la mayonnaise ne prenne pas.

Mettez ensuite votre gros poisson sur le grill, avec un poulet, et attendez qu'il transpire bien.

Fourrez lui bien dans le crâne que vous avez une tête de lard et que la bonne poire, ça ne sera pas vous.

Si l'heure tourne et que ça sent le vinaigre, trois solutions s'offrent à vous :

⊗ lui mettre un pain dans la pomme, pour calmer ses ardeurs

⊗ lui mettre une prune, ça peut le déstabiliser sur le coup, mais ça ne durera pas

⊗ le saupoudrer de sucre pour adoucir la sauce. Maintenant, il vous faut préparer l'appareil et le réserver, bien en vue et à portée de main.

S'il demande un avocat, prétextez de la friture sur la ligne.

Il ne se mettra pas à table tout seul, et les huiles, juste revenues, n'attendront pas.

Une demi-heure à feu fourni et il bout d'impatience : sa version des faits est pleine de contradictions, il pédale dans la semoule.

Il est 19h, vous êtes farci, mais il est cuit : il est au bout du rouleau et vient enfin de vous cracher le morceau.

Vous allez pouvoir le presser comme un citron, puis le mettre au frais pour quelques années.

C'est encore mieux si vous ne l'avez pas arrosé. Prévoyez une tarte pour finir, c'est léger et ça aide à digérer tout ce qu'il a essayé de vous faire gober.

Si vous avez peur que le bœuf-carottes vous reste quand même sur l'estomac, couvrez-vous et laissez mijoter.

Vous pouvez à présent vous reposer sur vos lauriers (les feuilles de préférence).

Vous récupérez la souris, il a pris le bouillon : vous l'avez bien mérité tous les deux !

• Nina Cherry
CookOut Pigs-Shark



Sniper

Le vrai visage des cops

Shark, Diam, Predator, Vyper, Diva, Shadow, Proc... Autant de masques célèbres, médiatisés au fil de flash d'infos dramatiques, où leur talent leur a permis une fois de plus de venir à bout d'une situation périlleuse. Qui n'a pas frémis en voyant Predator sortir de nulle part pour neutraliser les braqueurs de la West Coast Bank ? Qui n'a pas applaudi lorsque Vyper a réussi à faire craquer, avec seulement quelques mots, le preneur d'otage de la petite Cindy, l'obligeant à la relâcher immédiatement ? Qui n'a pas admiré la maestria de Berserker, seul face à quatre gangers chargés de quetz jusqu'aux dreadlocks et armés de machettes ? Des spectacles dignes des meilleurs thrillers... sauf que là, y'a pas de trucage ! Ça donne à réfléchir, non ?

L'alchimie qui existe entre un cops et son masque est étrange. À croire que lorsqu'il met son masque, le cops s'identifie totalement à la personnalité décrite par ses décorations. Diva charme ses agresseurs, Predator les débusque, Vyper les hypnotise. Shark adore nager en eaux troubles, Sniper joue ses coups en solo, Diam est aussi vive que la lumière, Proc tranche comme la justice... la liste est trop longue pour être exhaustive. Plus que les attitudes, il y a surtout les exploits : Berserker qui met hors de combat quatre adversaires forcenés avec son seul tonfa, Sniper fait mouche dans des conditions extrêmes et Shadow sait se rendre invisible à ses assaillants. Ces prouesses ne résultent pas de la chance, vu la fréquence de leur répétition. Certes, les cops ne sont pas les premiers flics venus, triés sur le volet. Certes, ils sont bien équipés et bien entraînés. Mais cela n'explique pas tout.

La vie d'un masque

D'autant que le plus étrange de tout, c'est que certains masques semblent dotés d'une vie propre. Ainsi, « Berserker » a appartenu à trois officiers d'origine irlandaise... Et tous avaient la même attitude et les mêmes dons. Un héritage génétique ? Cela semble peu probable, avouons-le. Une coïncidence ? Le hasard ferait alors bien les choses... trop bien, sans doute. Pourtant, la répartition du matériel semble totalement aléatoire. Vous ne choisissez pas votre masque, la hiérarchie vous l'attribue au jour de votre entrée au poste, en fonction des disponibilités du stock. Encore que certains masques restent de façon inexplicable à jamais inutilisés... Celui de Baal par exemple (son possesseur, Gary Thorpe, est mort en service lors d'une enquête sur un réseau pédophile) : on peut argumenter que c'est une pièce à conviction dans un homicide. Mais il est toujours sous scellés alors que l'affaire est classée. La hiérarchie aurait-elle peur de faire revenir ce masque dans le service actif ? Je tombe dans le mystique. Oui, il est vrai que certains cops dotés de masques célèbres ne font pas des démonstrations de force ou des tours de passe-passe, comme l'officier Marty Baker, dont le masque DNA fait parfois la première des news, lorsque sa maîtrise de la science met à jour un coupable ! C'est pas du mystique, ça, madame... Pourtant, c'est aussi souvent un exploit.

Autre question en suspens : on ne fabrique, ni ne commande plus de nouveaux masques. Bien évidemment, la solidité d'un masque fait qu'il est rarement endommagé... mais cela arrive. Quand tel est le cas, on préfère le rafistoler soi-même ou le faire faire par l'armurier. Mais aucun cops n'ose en demander un neuf. Fétichisme, superstition ou économie ? Il est vrai que si vous faites la demande pour du matériel neuf, vous n'êtes pas prêt d'être protégé... mais c'est une autre

histoire. Que dire du scandale des masques des cops décédés, maculés de sang, que certains cops se voient attribuer et doivent nettoyer à leurs frais ? Croyez-moi, ça secoue tout nouvel arrivant dans le service. « Tiens, c'était à ton prédécesseur... Le sang qu'il y a dessus aussi... Au fait, bienvenue ». Et tant que nous parlons de ces accessoires, comment se fait-il que sur les masques MIA (missing in action) de cops décédés sur le terrain, une dizaine répertoriés à ce jour n'aient toujours pas été retrouvés ?



Oni

Masqués et dangereux

« Mais comment font-ils cela ? ». Nous avons décidé de poser directement la question aux cops et de déterminer ce qu'ils pensent de leur masque.

GZ - Officier Williams, vous possédez le masque connu sous le nom de Diva, décoré comme un masque de porcelaine vénitien, avec des motifs en arabesques. Quel type de réaction provoquez-vous lorsque vous le portez ? Officier Williams - les gens sont assez dérouterés par mon masque. Ça peut se comprendre : un motif si tendre, voire innocent et romantique, sur un cops qui vous braque en vous disant : « bouge pas où je t'abats comme un clebs » ou qui vous tient par le col où vous vociférant « crache le morceau, charogne ! », ça étonne. J'aime cette ambiguïté, ce paradoxe. Pas vous ? GZ - vous semblez douée pour le drame. Votre masque vous aide-t-il à tenir un personnage ?

O W - Heu, je ne l'avais pas envisagé comme ça, mais oui, on peut dire qu'il m'aide à tenir mon rôle de cops. C'est clair que je ne parle pas de la même façon aux gens avec ou sans masque. Je me cache derrière cette autre personnalité. Il y a Diva et l'officier Williams, c'est évident.

GZ - officier Munez, « Predator » est le masque le plus célèbre dans la rue. Ça fait quoi de le porter ? Officier Munez - c'est le pied, mec (rires) ! Nan, sans déconner, quand je mets ce putain de masque, ben j'ai vraiment l'impression que je suis Predator... enfin, j'veux dire, j'essaie de me comporter comme lui. Et le plus marrant, c'est que j'y arrive. Bon, j'ai aussi des gadgets pour m'aider. Tu vois, là, j'ai fait câbler une vision infrarouge et une visée télémétrique. Rien de super compliqué. Mais ça met dans l'ambiance, quand les connards

que tu recherches prennent la forme d'ombres rouges avec la distance qui s'affiche... Oui, ça me donne l'impression d'avoir un petit truc en plus, un atout sur mes adversaires, qui fait que je reste cool dans l'action. Et ça effraie mes « proies ». Et avec le renom du masque, tout le monde me connaît : j'ai qu'à jouer un peu mon rôle de Predator et les gens marchent !

GZ - mais comment faites-vous pour toujours les surprendre, pour apparaître là où on ne vous attend pas ? O M - c'est très simple : je connais certains coins de LA par cœur pour les avoir arpentés pendant des semaines. Je connais chaque poubelle, chaque sortie de secours, chaque coursive, chaque communication entre immeubles... bref, j'ai toujours des « itinéraires bis » dans mon sac, jusqu'aux égouts s'il le faut.

GZ - Officier Baker, porter un masque de cops change-t-il votre façon d'appréhender une enquête ?

Officier Baker - vous voulez dire physiquement ? Oui, ça réduit parfois mon champ de vision quand je regarde au microscope... mais ça m'aide à trouver la serrure de la porte quand je rentre la nuit (sourire). Non, cela ne change rien. C'est juste un accessoire. Vous savez, je le porte assez peu, l'essentiel de mon travail se passant derrière un écran. Même dans le feu de l'action, je reste cartésien.

GZ - vos collègues trouvent pourtant que vous semblez adopter une attitude qui n'est pas celle que vous avez derrière votre écran... Quelque chose de plus intuitif.

M.B - Ah bon, ils disent ça ? Non, je suis juste plus attentif à mon environnement... J'analyse toujours autant les choses, mais peut-être pas avec les mêmes filtres... Ils ont vraiment dit ça ?

Lavis du toubib

Nous avons voulu en savoir davantage. Nous avons donc demandé l'avis d'un des plus éminents experts en psychosociologie comportementale, le Docteur Edwina Selby. Voici ce qu'elle nous confie :

La relation cops/masque est multilatérale. Primo : il semble que le masque agisse comme un focus qui permet au cops de se dégager de ses inhibitions psychosociales (morale, mœurs, croyances...) pour se concentrer sur sa tâche immédiate avec une efficacité plus grande car confiée à un alter ego (l'autre personnalité, incarnée par le masque) « déculpabilisateur ». En caricaturant, on pourrait dire que le cops laisse la personnalité incarnée par le masque prendre en charge la responsabilité de la situation. Secundo : le jeu de rôles (comprendre l'incarnation de l'alter ego) offre un total affranchissement de l'inhibition, qui permet une réduction

conséquence du stress et donc la réalisation « d'exploits » normalement difficilement accessibles à un individu angoissé. La tâche de policier devenant « ludique », elle est aussi créatrice et innovatrice : mon personnage est un malin, je trouve une solution maligne. Tertio : un masque avec un historique (comprendre une histoire antérieure) offre des potentialités de réussite qu'un sujet n'aurait pas cru accessibles de prime abord. Un exemple : je suis pas très costaud, mais le masque que je possède est considéré par tous comme incarnant la force. Je vois les autres avoir peur de moi, je me mets donc à croire que je suis fort... alors j'agis comme tel, et je réussis car je n'ai plus de doute sur ma réussite. N'oublions pas également que les cops sont des personnes sélectionnées pour leurs compétences. Ce sont déjà des gens efficaces, qui savent faire preuve de sang-froid et de ressources... offrez-leur un masque, ils sauront en tirer profit pour augmenter encore cette efficacité.

Le mystère des masques vous semble un peu moins obscur ? Sans doute est-il déjà plus rationnel. En tous cas, certains faits et certaines actions réalisés par les cops semblent toutefois si énormes qu'on est encore en droit de se demander si tout ça est bien naturel.



Legende

Ont participé à ce numéro de GROUND

Z E R O

Rédacteur en chef
Geoffrey Picard

Rédacteurs
Jeff Beney, Thomas Cheilan, Amaud Cuidet, Yohan & Delphine Lemonnier-Méheu, Geoffrey Picard, Marc Sautriot

Illustrateurs
Julien Roulic, Christophe Swal et Vincent Dutrait

Relecteurs

Geoffrey Picard et Alicia Simonnet

Responsables des remplacements de gars qui ont le même prénom qu'eux

Fred « Général Taf. » F.
et Nicolas « Pompes en cul de zèbre » F.

Mise en page

Thorfin « Boulaz » M^c BOULAN

Abonnez-vous à

GROUND

Z E R O

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : e-mail :

Oui, je m'abonne à Ground Zero, pour la modique somme de 9 € (paiement par chèque). Je recevrai six numéros de Ground Zero. J'envoie mon chèque de règlement à :

ASMODÉE Éditions
91, rue Tabuteau BP 408
78534 BUC cedex

